

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	36 (1986)
<b>Heft:</b>	2: Le sens de la Réforme : réflexions protestantes et catholiques
 <b>Artikel:</b>	Quelle réformation? : Les commémorations genevoises de la réformation à travers les siècles
<b>Autor:</b>	Fatio, Olivier
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-381305">https://doi.org/10.5169/seals-381305</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## QUELLE RÉFORMATION?

### LES COMMÉMORATIONS GENEVOISES DE LA RÉFORMATION À TRAVERS LES SIÈCLES

OLIVIER FATIO

La perception de la réformation a infiniment varié au cours des siècles. Je me propose de le montrer en suivant le fil conducteur que sont les jubilés célébrés à Genève en 1635, 1735, 1835, 1935-1936. J'espère ainsi introduire de manière utile au jubilé de 1986, aider à définir ce qu'est la réformation pour notre temps et à préciser ce que l'on entend aujourd'hui par *identité protestante*, ou réformée.

Il faut se souvenir qu'en parlant de la réformation une époque parle autant d'elle-même que du passé. Aussi, par leur anachronisme, certaines conceptions de la réformation prêtent-elles à sourire ou à s'indigner. Sourions et indignons-nous en sachant que les propos que nous tenons aujourd'hui sur les événements du XVI<sup>e</sup> siècle susciteront les mêmes effets chez nos descendants. Il faut le savoir pour traiter le passé avec liberté et modestie.

Les textes qui serviront de référence sont des sermons, des discours ou des articles de circonstance. Si leurs auteurs n'ont pas une notoriété considérable (ce sont des «gloires locales»), ils n'en sont pas moins représentatifs des courants principaux de leur époque.

1635

*La Réformation, un acte de la Providence de Dieu*

Le premier centenaire de la Réformation ne donna lieu à aucune cérémonie spéciale, analogue à la fête célébrée à Berne en 1628 par exemple. L'historien Jean-Antoine Gautier attribuait le fait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, «à l'esprit d'éloignement où l'on était dans Genève pour tout ce qui ressentait les fêtes, à l'exemple de Calvin et des premiers réformateurs»<sup>1</sup>. L'événement fut néanmoins évoqué lors d'une cérémonie importante de l'ancienne République, les Promotions du Collège. Frédéric Spanheim, recteur et professeur de théologie,

<sup>1</sup> J. A. GAUTIER, *Histoire de Genève des origines à l'année 1691*, t. 7, Genève 1909, p. 237.

retraça et interpréta les événements de 1535 dans un discours intitulé *Geneva restituta*<sup>2</sup>.

Grâce au récit historique, Spanheim fait apparaître la «bienheureuse réformation» comme une disposition de la Providence. C'est Dieu qui par la réformation a donné la liberté à l'Etat et le salut à l'Eglise en bannissant la superstition et la barbarie papistes. La démonstration tend à illustrer la devise adoptée par les Genevois réformés: «Post tenebras lux».

Mais pour des esprits hantés par la double menace savoyarde et catholique — l'Escalade de 1602 et François de Sales sont dans toutes les mémoires —, l'acte providentiel fondateur n'est pas seul important; celui par lequel Dieu maintient les bienfaits apportés par la réforme l'est tout autant. Que Genève n'ait pas été détruite par ses ennemis relève du miracle:

«Avouons donc que notre ville et République est tout entière un miracle, sa fondation, son rétablissement, sa réformation, sa conservation, sa protection et la sûreté qu'elle trouve au milieu de tant d'intrigues, de dangers, de troubles, de mouvements et de craintes»<sup>3</sup>.

Les hommes de 1635 vivent ainsi dans l'immédiate continuité des événements du XVI<sup>e</sup> siècle. Pour eux la réformation se définit moins qu'elle ne se vit comme l'unique Vérité. De surcroît, ils ne dissocient pas le sort de l'Eglise de celui de l'Etat. L'identification de Genève à la réformation est totale: la prédication de l'Evangile a donné la liberté à la cité et la cité n'a d'autre raison d'être que servir cette prédication. Vision providentialiste de l'histoire qui persuade les Genevois que le destin de Genève est unique: ville sainte, elle est un flambeau assiégé, mais néanmoins protégé par le Seigneur. Déjà Calvin sur son lit de mort assurait que Dieu se servirait d'elle et la garderait<sup>4</sup>.

Dans ce cadre messianique, la réformation se perçoit moins comme un corps de doctrine que comme une intervention divine qui se poursuit. Cela ne signifie pas que le message des réformateurs soit négligé. Il est au contraire, en cette période d'orthodoxie, pleinement assimilé. Bien plus, la permanence de ce message est pour la cité le motif premier de son existence. Spanheim exprime ce sentiment dans la prière qui achève son discours:

Ô Dieu, Genève était une ville sans nom, mais tu l'as rendue célèbre; elle était païenne, mais tu l'as appelée au christianisme; elle était livrée aux superstitions du papisme, mais tu l'as réformée; ... tu l'as tirée des ténèbres en l'appelant à ta lumière;

<sup>2</sup> F. SPANHEIM, *Geneva restituta, seu admiranda reformationis genevensis historia oratione saeculari explicata*, [Genève] 1635, republié sous le titre *Christiana religionis restitutae apud Geneveses historia, oratio 1635 habita*, Genève, Pierre Chouet, 1672. L'anniversaire fut également célébré par une longue description des bienfaits apportés par la réformation à la République due à la plume de JACOB LAURENT, *Le Genevois jubilant*, Genève, Jean de la Planche, 1635.

<sup>3</sup> F. SPANHEIM, *op. cit.*, p. 101, cité selon la traduction manuscrite rédigée en 1735 par Billon, conservée à Genève, Musée historique de la Réformation, L 3 (3), p. 77.

<sup>4</sup> J. CALVIN, *Discours d'adieu aux ministres*, dans *Opera Calvini*, IX, col. 893.

... elle était l'esclave de l'Antéchrist, mais tu te l'es assujettie... Achève, Seigneur, achève le bon ouvrage que tu as commencé au milieu de nous. Fais que notre Genève soit à l'avenir le miracle et le prodige de nos jours ; qu'elle soit le siège perpétuel de ta grâce... Sanctifie les vaisseaux de ta Jérusalem, chasse de ta maison les Cananéens»<sup>5</sup>!

1735

*La Réformation ou l'apparition des lumières du bon sens*

L'intégration de l'Eglise et de l'Etat, caractéristique de la situation d'Etat chrétien de 1635, connaît quelques fissures un siècle plus tard. Les visées des deux juridictions — sauvegarder la réformation — ne coïncident plus et la place du corps ecclésiastique dans l'Etat s'est modifiée. Certes la conscience du rôle politico-religieux propre à la cité reste très forte ; les conséquences de la Révocation de l'Edit de Nantes et le refuge qui se poursuit encore en 1735 le rappellent concrètement à chacun. Pourtant, en un siècle, que de choses ont changé qui modifient la perception de la Réformation.

En premier lieu, l'orthodoxie doctrinale du XVII<sup>e</sup> siècle n'est bientôt plus qu'un souvenir. Genève renonce en 1706 à exiger que ses futurs pasteurs souscrivent au *Consensus helveticus* de 1675, cette charte de la stricte orthodoxie. En 1725, c'est la signature des canons de Dordrecht qui est abandonnée<sup>6</sup>. Jean-Alphonse Turrettini (1671-1737) et Jacob Vernet (1698-1789), son disciple et successeur dans la chaire de théologie de l'Académie, pratiquent une apologétique qui concilie Réforme et Lumières. Des pans entiers de la doctrine réformée — prédestination, œuvre rédemptrice du Christ, justification par la foi seule — sont sacrifiés sur l'autel de la nécessaire harmonie entre la révélation et la raison. La continuité est désormais ténue entre cette «néologie» moralisante et rationnelle et la doctrine des réformateurs.

Le climat politique, lui aussi, s'est modifié en un siècle. De manière générale, on peut admettre que jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle les tensions entre citoyens avaient toujours trouvé leur issue dans un large consensus politique. Dans ce processus l'Eglise, et en particulier la Compagnie des pasteurs, jouait un rôle régulateur non négligeable. Intermédiaire reconnu entre le pouvoir et la population, elle faisait accepter par l'opinion les décisions gouvernementales les plus amères et représentait au Petit Conseil les principales aspirations de la cité<sup>7</sup>. L'évolution des forces politiques au début du XVIII<sup>e</sup> siècle,

<sup>5</sup> F. SPANHEIM, *op. cit.*, p. 102-103, cité selon la traduction Billon p. 78-79.

<sup>6</sup> Cf. HENRI HEYER, *Catalogue des thèses de théologie soutenues à l'Académie de Genève*, Genève 1898, p. XCV-XCVIII, et JEAN HEYER, *L'Eglise de Genève*, Genève 1909, p. 44-45.

<sup>7</sup> Cf. par exemple EUGÈNE CHOISY, *L'Etat chrétien calviniste à Genève au temps de Théodore de Bèze*, Genève-Paris [1902], III<sup>e</sup> partie, et OLIVIER FATIO, «L'Eglise de Genève et la Révocation de l'Edit de Nantes», dans *Genève au temps de la Révocation de l'Edit de Nantes 1680-1705 (Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. L), Genève 1985, p. 163-164.

notamment le repli sur soi d'une bourgeoisie glissant vers l'oligarchie et l'absolutisme, créa des tensions telles que l'Eglise ne parvint plus à assumer son office de médiateur. L'affaire Fatio en 1707 le montra; la majorité du corps pastoral soutint le gouvernement en répercutant ses appels à l'ordre<sup>8</sup>. Désormais les énergiques exhortations des pasteurs à la réconciliation seront le plus souvent perçues comme des incitations à se soumettre au pouvoir. Le Jubilé de la Réformation de 1735 tomba du reste pendant les troubles qui secouèrent Genève entre 1734 et 1738 et les appels à l'union lancés à cette occasion par les prédicateurs n'arrivèrent pas à colmater les lézardes de l'unité politico-spirituelle genevoise.

La lecture des sermons solennels prononcés le 21 août 1735 par les pasteurs et professeurs Jean-Alphonse Turrettini et Antoine [I] Maurice (1677-1756)<sup>9</sup> montre en premier lieu que la réformation continue à être perçue comme l'événement fondateur de l'Etat et de l'Eglise, événement voulu par Dieu pour mettre fin à l'obscurantisme et présenté, d'une manière toujours aussi polémique, comme l'avènement de la lumière après les ténèbres romaines. La liturgie établie pour les trois services du jour souligne le fait grâce à un choix très révélateur de textes bibliques<sup>10</sup>. Tirés notamment du livre des Rois ou de celui des Chroniques — par exemple II Rois 18 ou 23 —, ils doivent inciter le fidèle à assimiler la réformation au renversement des idoles par Ezéchias, suivi du serment de placer sa confiance dans le Seigneur et d'observer ses commandements. Ils doivent en outre lui suggérer d'identifier les idolâtres de l'Ancien Testament au clergé romain et les pharisiens du Nouveau Testament aux papistes. A cet égard le seul texte issu des Evangiles — Mt 15, 1-20 où le Christ excuse la transgression par ses disciples de traditions qui ont anéanti la Parole de Dieu — constitue la meilleure justification du nécessaire coup de balais donné par les réformateurs.

Comprendre la réformation comme avènement de la liberté temporelle et spirituelle n'est pas nouveau. En revanche il y a innovation dans la définition de la liberté spirituelle. Pour nos prédicateurs, il s'agit non seulement de la restauration de la Parole de Dieu, mais surtout de l'apparition du «bon sens» et des «lumières du sens commun». La liberté spirituelle, c'est le rejet de la

<sup>8</sup> Cf. Archives d'Etat de Genève, *Registre de la Compagnie des pasteurs*, vol. 19, p. 159, 169, 170, 172, 175 (25 février, 15 avril, 22 avril, 6 et 20 mai 1707).

<sup>9</sup> JEAN-ALPHONSE TURRETTIN, *Sermon sur le Jubilé de la Réformation établie il y a deux-cens ans dans l'Eglise de Genève. Prononcé à Genève, le 21. Août MDCCXXXV*, Genève, Fabri et Barrillot, 1735, 3 f.n.ch. + 21 p. ANTOINE MAURICE, *Sermon sur le Jubilé de la Réformation de la République de Genève: Prononcé à Saint-Pierre le Dimanche 21. Aoust MDCCXXXV*, Genève, Perachon et Cramer, 1735, 3 f.n. ch. + 24 p.

<sup>10</sup> Cf. *Prière pour le Jour Solennel d'actions de grâces, qui se doit célébrer à Genève le Dimanche 21. Aout MDCCXXXV en mémoire de la bienheureuse Réformation... On a joint la Table de ce qui doit être lû et de ce qui doit être chanté ce Jour-là*, Genève, chez les Frères de Tournes, p. 10-11.

tyrannie des dogmes absurdes et l'inauguration de la voie de l'examen. De plus la réformation n'est plus seulement fermeté en matière de dogmes, mais aussi pratique des bonnes mœurs. Turrettini l'illustre en montrant que Calvin n'était pas moins zélé contre le vice que contre l'erreur<sup>11</sup>. Un glissement s'est opéré: la réformation n'est plus la Parole de Dieu telle que Calvin l'interprète dans son *Catéchisme*. Elle équivaut aux pouvoirs de la raison qui peut dégager dans l'Ecriture les «loix» de la religion<sup>12</sup> pour servir de fondement à la vie morale.

Dans ce contexte, Farel et Calvin ne sont plus que des «noms aimables» et «respectables» qui, malgré leurs défauts, peuvent néanmoins faire l'objet de la vénération des «personnes raisonnables»<sup>13</sup>. Le respect très formel des personnalités remplace celui des doctrines. On mesure combien on s'est éloigné du XVI<sup>e</sup> siècle lorsqu'on entend Antoine Maurice exalter la réformation comme émergence des droits de la conscience:

«Pour moi, mieux instruit des droits du chrétien, et sentant que ma conscience ne relève que de mon créateur, je ne recevrai la loi dans la Religion que de Lui... Elle a été créée libre, ma conscience, mon Sauveur l'a affranchie par sa mort; je ne la soumettrai point à des créatures»<sup>14</sup>.

Ce langage annonce la glorification de la conscience comme instinct divin par le Vicaire Savoyard et Maurice préfigure ces pasteurs que d'Alembert, vingt ans après, prendra pour modèle de la «religion de Genève» dans son article de l'*Encyclopédie*:

«Plusieurs [pasteurs] ne croient plus la divinité de Jésus-Christ dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, et pour laquelle il fit brûler Servet... Ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les livres saints tout ce qui paroît blesser l'humanité et la raison... Pour tout dire en un mot, plusieurs pasteurs de Genève n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystère, et s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison»<sup>15</sup>.

1835

*La Réformation, avènement de la nationalité genevoise  
et début des progrès de la civilisation*

En 1735 le protestantisme était encore un lien social fondamental, une condition de la nationalité genevoise. La situation a bien changé en 1835.

<sup>11</sup> TURRETTINI, *op. cit.*, p. 12.

<sup>12</sup> MAURICE, *op. cit.*, p. 11.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 8 et 9.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>15</sup> D'ALEMBERT, *Encyclopédie*, article «Genève», cité dans J.-J. ROUSSEAU, *Lettre à Mr d'Alembert sur les spectacles*, ed. Fuchs, Lille-Genève 1948, p. 186-187.

Depuis 1815 Genève est un canton confessionnellement mixte, aussi le gouvernement libéral de J.-J. Rigaud, loyal à l'égard des citoyens catholiques du canton, ne participera-t-il pas officiellement au Jubilé de 1835, quoique l'Eglise soit encore unie à l'Etat. Les célébrations seront organisées par un comité indépendant et subventionnées par des contributions volontaires<sup>16</sup>.

L'Eglise protestante a non seulement perdu le monopole légal de la religion, mais elle a connu, depuis quinze ans, trois sécessions dues au Réveil: la création de l'Eglise du Bourg-de-Four en 1817, celle de la communauté de César Malan en 1818 et la constitution de la Société évangélique en 1831. L'ancien corps protestant se déchire, notamment au nom de compréhensions différentes de la réformation. Les «réveillés» accusent les «nationaux» d'avoir abandonné l'héritage doctrinal des réformateurs et illustrent leurs reproches en évoquant le fameux règlement du 3 mai 1817 par lequel la Compagnie des pasteurs interdit d'aborder dans les sermons l'union des deux natures en Christ, le péché originel, la prédestination et la manière dont la grâce opère<sup>17</sup>. L'Eglise nationale assimilera peu à peu certaines aspirations du Réveil à une piété plus chaleureuse et agissante, mais en 1835 elle continue à tenir les «mômiers» pour une écharde dans sa chair, au même titre que le catholicisme, adversaire pourtant bien plus formidable.

Comment l'Eglise nationale, le Réveil et finalement l'Eglise romaine conçoivent-ils le Jubilé et comprennent-ils la réformation? C'est ce que l'on va découvrir après avoir rappelé que les fêtes de 1835 représentent sans doute la manifestation la plus importante jamais organisée à Genève<sup>18</sup>. Peut-être en réaction contre le gouvernement cantonné dans sa neutralité, certainement pour faire une démonstration de force, le comité d'organisation a vu les choses en grand: frappe de médailles<sup>19</sup>, rédaction d'un livre<sup>20</sup>, aménagement des temples avec de nouveaux rideaux ou vitraux, pose de plaques commémoratives, fête des enfants dans tout le canton, Oratorio à Saint-Pierre par le Chant

<sup>16</sup> Cf. F. RUCHON, *Histoire politique de Genève 1813-1907*, t. I, Genève 1953, p. 196 et suiv.

<sup>17</sup> Cf. JEAN HEYER, *op. cit.*, p. 119-120.

<sup>18</sup> Cf. Gabriel MÜTZENBERG, «La grande liesse du 23 août 1835», dans *Revue du Vieux-Genève*, 1977, p. 56-59.

<sup>19</sup> La grande médaille dessinée par Auguste Bovy présente de manière significative sur sa face la Bible ouverte entourée à droite par une allégorie de la Raison, tête baissée, qui étudie le livre pour s'humilier devant ses enseignements, et à gauche par une allégorie de la Foi dont le regard cherche à pénétrer dans la profondeur des cieux, en même temps que sa main rencontre celle que la Raison lui tend. Tout autour on lit l'exergue suivant: *Biblia fidei et rationi restiuta*, et au bas, ce passage de l'Apocalypse 20,12: *Liber apertus est qui est vitae* (cf. *Jubilé de la Réformation de Genève. août 1835. Historique et conférences*, Genève, Gruaz, 1835, I. Récit du Jubilé, p. 15 et 16).

<sup>20</sup> [J. E. CELLERIER], *Le Jubilé de la réformation. Histoires d'autrefois*, Genève-Paris, Cherbuliez, 1835, 253 p.

sacré<sup>21</sup>, tir à Jussy, lancer de ballon à Cartigny, etc. On accueille des délégués des Eglises protestantes des deux mondes. On célèbre des cultes spéciaux; on tient des séances académiques consacrées aux progrès du protestantisme. Le tout est accompagné de banquets, d'illuminations de la ville et d'un feu d'artifice tiré à l'Ile Rousseau. Bref les fêtes connaissent un immense succès et réunissent 50.000 personnes selon les organisateurs, chiffre considérable et sans doute exagéré si l'on songe que le canton compte alors 56.000 habitants et que les protestants ne sont que 32.000<sup>22</sup>.

Dans l'esprit de la Compagnie des pasteurs et du comité d'organisation, le Jubilé est avant tout une fête nationale et genevoise. L'opération idéologique paraît d'autant plus nécessaire que le canton est mixte et le gouvernement théoriquement neutre. Aussi l'ancienne assimilation entre Réformation et nationalité genevoise est-elle plus que jamais soulignée.

«Genève doit à la Réformation tout ce qu'elle a été, tout ce qu'elle peut être encore; son indépendance et ses institutions, ses hommes et ses lois, son caractère national et ses monumens, tout chez elle dérive comme d'une source abondante de cette grande et heureuse révolution qui, en 1535, changea pour toujours l'état religieux de cette faible cité»,

lit-on dans le «Récit du Jubilé»<sup>23</sup>. Et le pasteur et professeur David Munier d'affirmer dans le sermon qu'il prononce le 23 août 1835 à Saint-Gervais:

Sans réformation «nous étions effacés de la liste des peuples, nous nous serions languissamment trainés à l'arrière de la civilisation»<sup>24</sup>.

Dans une circulaire préparatoire envoyée en mars 1835, la Compagnie des pasteurs incite les Genevois à retrouver leur ancienne patrie, leur ancienne union, leur ancienne nationalité:

«Fêtez le berceau de votre patrie, et transmettez à vos enfans, avec ces pieux souvenirs, l'héritage de ces sentimens de famille, de religion, de patriotisme, qui font la vie d'un peuple, et qui seuls peuvent garantir sa durée, sa dignité, son bonheur»<sup>25</sup>.

<sup>21</sup> Dans sa *Lettre d'un voyageur à M. George Sand*, datée du 23 novembre 1835, Liszt écrit: «... qui n'avouerait, après avoir assisté à cette séance du Jubilé de la réforme, que la grandeur, la solennité, l'immense et mystérieuse profondeur du sacrifice catholique, n'ont été que bien pauvrement remplacées par ces dames et ces messieurs de la société protestante de chant sacré, dont une bonne moitié protestait avec un zèle si fanatique contre la mesure et l'intonation?» (cité par C. TAPPOLET, *La vie musicale à Genève au dix-neuvième siècle (Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XLV), Genève 1972, p. 41.

<sup>22</sup> Cf. *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835...*, I. Récit du jubilé, p. 71. Renseignements statistiques dans P. BAIROCH et J.-P- BOVEE, *Annuaire statistique rétrospectif de Genève*, Genève 1986, p. 28.

<sup>23</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835...* I. Récit du Jubilé, p. 6.

<sup>24</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835. Liturgies et Sermons*, Genève, Gruaz, 1835, Sermon sur I Tm 6, 20, prononcé dans le Temple de Saint-Gervais par M. le Professeur Munier, p. 141.

<sup>25</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835...* I. Récit du Jubilé, p. 23.

Cet appel à «restaurer» son identité trouve apparemment un écho profond dans la population. Songeons aux 300 convives du banquet de la paroisse de Saint-Gervais organisé à Coutance qui, au terme de l'agape, ramènent leurs pasteurs chez eux aux cris de: «Vive la Réformation, vive l'Eglise nationale, vivent nos pasteurs»! «Tout Genevois... était fier de son nom», ajoute le chroniqueur, «il sentait que là il s'était agi de lui, de ses plus chers intérêts, parce que là était la fête de la religion, de la patrie, de la liberté»<sup>26</sup>. 1835 a incontestablement joué un rôle capital dans l'expression du nationalisme protestant genevois. On dira longtemps: «Je me marie genevois», pour: «Je me marie protestant». Réflexe profond d'un protestantisme plus «sociologique» que militant, plus prompt à empêcher qu'on touche à son Eglise qu'à payer pour sa survie, voire à fréquenter ses parvis...

Mais une telle exaltation du nationalisme protestant est-elle compatible avec la mixité confessionnelle? Les protagonistes du Jubilé répondent de manière pragmatique en modérant leurs discours à l'égard du catholicisme. Le comité d'organisation assure que l'on peut atteindre «le résultat religieux et patriotique auquel il aspire, celui de réchauffer le zèle, sans blesser la tolérance»<sup>27</sup>. Et dans le livre qu'on lui a commandé pour la circonstance, le professeur Cellérier écrit: «Les ennemis sont devenus amis. Les catholiques sont nos compatriotes et leurs prêtres aussi. Leurs prêtres! vous verrez si ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux d'autrefois. Quand je vous aurai tout raconté, m'est avis que vous leur tirerez votre chapeau de meilleur cœur... Quand on a le cœur amical, on n'offense personne»<sup>28</sup>. Quant à David Munier, il s'écrie: «J'appelle Frères en Christ et mes compagnons de voyage pour l'éternité, ceux qui ne sentent pas le besoin de cette liberté [donnée par la réforme] comme je le sens moi-même»<sup>29</sup>. S'il est inévitable d'évoquer le «Post tenebras lux», chacun s'efforce de le faire en limitant la description des maux dont souffrait l'Eglise avant la réformation et en évitant les paroles blessantes. Chacun rivalise de propos sur la tolérance comme s'il ne se doutait pas que le sentiment national-protestant, au développement duquel on travaille, est par essence intolérant.

Pourtant, en magnifiant ce sentiment, les prédicateurs ne se bornent pas à flatter une fibre nationaliste ou glorifier la Religion des Pères. Ils veulent aussi montrer qu'être protestant, c'est être un véritable homme moderne. Leur compréhension de la réformation les conduit à cette affirmation, comme le montrent les sermons prononcés le jour du Jubilé par Jean-Jacques-Caton Chenevière et David Munier.

Pour Chenevière, la réformation est l'«émancipation de la pensée», le

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>28</sup> [J. E. CELLÉRIER], *op. cit.*, p. 6-7.

<sup>29</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835. Liturgies et Sermons*, p. 131.

«renouvellement de jeunesse et de vie», non seulement pour l'Eglise, mais pour la société tout entière. Elle marque le début de l'ère moderne et ouvre à l'homme une destinée nouvelle par l'élan qu'elle insuffle «aux travaux du génie dans les sciences et aux progrès de la civilisation». Tout cela la réformation l'a permis en favorisant l'apparition de la liberté de conscience et d'examen<sup>30</sup>. Cette régénération s'est manifestée par un retour à la Bible seule, par l'émergence d'une morale des masses plus active parce que libérée des cérémonies et des mérites (il suffit de comparer la situation morale de la Prusse ou des cantons évangéliques à celle de l'Espagne ou de l'Italie pour s'en persuader), et par une laïcisation de l'Etat, facteur nécessaire au développement de la civilisation. L'obscurantisme des prêtres ne peut plus intervenir dans la marche de la société. «[La réformation] laisse au clergé tous les moyens de faire le bien et ne lui a retiré que le pouvoir de nuire»<sup>31</sup>.

La réformation ressemble ainsi étroitement à l'idéologie de progrès scientifique et de régénération politique qui sous-tend le libéralisme ambiant. En célébrant le Jubilé, il s'agit de faire comprendre aux protestants genevois que le passé leur appartient, et surtout que ce passé est exactement l'idéologie nécessaire pour participer aux progrès à venir. Munier appelle à avoir foi dans l'avenir de l'Eglise protestante: «C'est dans tes larges flancs que les nations, lassées du malaise de l'incrédulité ou des fardeaux de la superstition, viendront une à une chercher la paix et la lumière»<sup>32</sup>.

On est loin de la doctrine des réformateurs. Les prédicateurs l'admettent, tout en soulignant que la réformation ne fut que le début d'un processus et qu'elle conservait encore, avec l'usage des confessions de foi notamment, des restes d'intolérance et des vestiges du principe papiste d'autorité. La réformation est donc bien une longue conquête de la raison, une marche qui permet progressivement de comprendre «que si le but de la révélation est de conduire [les hommes] au Ciel, elle n'est pas de les y amener tous par la même voie»<sup>33</sup>. La doctrine des réformateurs, caricaturée sous l'image effrayante des sommes orthodoxes du XVII<sup>e</sup> siècle, ne lie plus les prédicateurs «nationaux» de 1835. En revanche la personnalité des réformateurs retient leur attention et leurs discours transforment les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle en héros fondateurs. Calvin est pour Chenevière, qui vilipende par ailleurs sa doctrine, un «homme politique admirable, soleil ardent qui a lancé ses feux sur le monde, soleil de

<sup>30</sup> Dans une vision quasi hégélienne, Munier montre que le protestantisme est une des phases naturelles du développement progressif de la société chrétienne, caractérisée par le triomphe de la liberté d'interprétation et de foi sur le despotisme spirituel (*ibid.*, p. 128).

<sup>31</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835. Liturgies et Sermons...*, Sermon sur Psaume 126, 3, prononcé dans la Cathédrale de Saint-Pierre par M. le Pasteur et professeur Chenevière, p. 66.

<sup>32</sup> *Ibid.*, Sermon de Munier, p. 159.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 143.

l'Eglise, qui, comme celui de la nature, a ses taches et ses adorateurs»<sup>34</sup>. Le lien avec la réformation est celui — romantique — avec les génies du passé dont les hauts faits transportent l'âme d'admiration et l'incitent à l'imitation.

Toutefois cette attitude paraît réductrice à plus d'un participant au Jubilé. Lors d'une séance avec les délégués étrangers, la discussion dérive sur la possibilité d'une réconciliation immédiate entre pasteurs «nationaux» et pasteurs «réveillés» de Genève. A cette occasion est posée la question de l'autorité de la doctrine des réformateurs. Avec clarté, le pasteur Grandpierre, directeur de l'Institut des missions évangéliques de Paris, lui-même de sympathie «réveillée», présente l'alternative. Les doctrines remises en honneur par les réformateurs (foi au salut acquis par la mort expiatoire du Christ, vrai Dieu et vrai homme) sont-elles scripturaires, ou bien ne le sont-elles pas? Si elles ne le sont pas, il faut admettre que les réformateurs ont donné à la Bible un sens qu'elle n'a pas, qu'ils ont transmis comme évangéliques et divins des enseignements qui sont loin de l'être et qu'ils ont été les patrons de ces «réveillés» que l'on accuse aujourd'hui d'exentricité, d'exclusivisme et de mysticisme. Dès lors, pourquoi exalter ces réformateurs? Mais si leurs doctrines sont bibliques, alors pourquoi condamner les «réveillés»? Le problème était si bien posé que l'on se hâta de passer à l'ordre du jour...<sup>35</sup>.

### *La Réformation vue par le Réveil*

Le point de vue de Grandpierre rappelle, la polémique en moins, la position du Réveil face au Jubilé de la réformation. «Qu'ils gardent leurs opinions», dit Chenevière en parlant des «mômiers», «mais qu'ils changent leurs principes étroits qui ne sont pas ceux de la Réforme»<sup>36</sup>. César Malan rétorque sans nuance dans *Le vrai Jubilé*, un de ces petits dialogues qui ont fait sa réputation, que ceux qui font le Jubilé ne sont pas chrétiens puisqu'ils ne croient pas que Christ soit Dieu manifesté en chair. Ce sont de pauvres pécheurs sans aucune religion. Malan tient le Jubilé pour une plaisanterie. La réformation expulsa le papisme de Genève; il s'y retrouve et s'y redresse. Elle fonda l'Eglise sur le péché originel, la divinité du Christ, la justification par la foi au sang du Christ; aujourd'hui tout ceci est généralement nié. C'est le Jubilé de «la déformation de Genève»<sup>37</sup>.

<sup>34</sup> *Ibid.*, Sermon de Chenevière, p. 73.

<sup>35</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève, Août 1835...* II. Procès-Verbaux des Conférences ecclésiastiques, p. 335-336.

<sup>36</sup> *Jubilé de la Réformation de Genève. Août 1835. Liturgies et Sermons...* Sermon de Chenevière, p. 85.

<sup>37</sup> [CÉSAR MALAN], *Le vrai Jubilé. Dialogue entre deux Genevois, l'un, de la vieille roche; l'autre, du goût moderne*, Genève, P. A. Bonnant, 1835, p. 18.

Malan prend ainsi le contre-pied de ses adversaires. Quand ceux-ci parlent de la réformation comme progrès, civilisation, liberté, il demande où a passé l'antique foi des réformateurs. Quand ils évoquent le bonheur que la réformation a valu à la cité, il rappelle les révoltes qui l'ont déchirée, l'occupation française et le retour du papisme. Ces événements n'ont d'autre cause que l'infidélité à la réformation, l'incrédulité, et pour tout dire, la révolte du peuple contre Jésus-Christ. D'un côté il y a les «nationaux», païens honnêtes, qui vont quelquefois à l'église, qui ont souscrit pour les rideaux et les vitraux de Saint-Pierre; de l'autre, les croyants rachetés de la malédiction éternelle par l'amour infini de Dieu qui a donné son Fils pour les sauver. Et Malan d'évoquer, non sans pharisaïsme, le sort des premiers:

«Il n'y a pas de jour que je ne gémissse en voyant ces milliers et ces dix-milliers d'âmes, de tous les rangs et de toutes les classes, qui s'en vont dans les ténèbres de leur ignorance et de leur incrédulité, vers le grand jour du jugement, où quiconque n'aura pas aimé Jésus ici-bas, sera condamné»<sup>38</sup>...

Quelque vingt ans plus tard, l'historien «réveillé» von Goltz résumera la position du Réveil à l'égard du Jubilé en ces termes: «au lieu d'appeler le peuple à la repentance, au lieu de le conduire à la croix de Jésus-Christ, ses conducteurs spirituels se mirent à l'enivrer du délire d'un vain sentiment national»<sup>39</sup>.

Deux visions de la réformation s'affrontent. D'une part, une réformation conçue comme un phénomène de civilisation tirant sa force de l'avènement de la liberté de conscience et d'examen, conception moins soucieuse de contenu doctrinal que de sens du devenir historique. De l'autre, une réformation vue comme régénération des âmes par le sang du Christ, moins préoccupée de grands desseins historiques que d'œuvres concrètes entreprises par des âmes converties pour soulager les misères du prochain. D'un côté, un néo-protestantisme à l'écoute, non sans quelque naïveté, des courants du monde; de l'autre, un Réveil insistant sur les fondements doctrinaux, même si ceux-ci paraissent bien étriqués en regard de la théologie des réformateurs.

### *Le regard des catholiques-romains*

Que dit, dans toute cette affaire, le troisième larron, le catholicisme-romain? L'occasion est trop belle pour que l'illustre Vuarin, curé de Genève, la laisse passer. Il rédige et diffuse en juin 1835 un *Mémoire présenté à Mgr l'Evêque de Lausanne et de Genève, par le clergé catholique du canton de Genève sur les pièges tendus par l'Hérésie à la foi de la population catholique*.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>39</sup> H. VON GOLTZ, *Genève religieuse au dix-neuvième siècle*, trad. C. Malan-Sillem, Genève-Bâle 1862, p. 425.

Titre prometteur; texte dur, qui se plaint de l'envahissement des communes catholiques par l'introduction du culte protestant (à Bernex, Versoix, Vernier, Chêne), fustige les mariages mixtes (*detestanda connubia*), dénonce le fait que l'instruction soit en mains protestantes et que l'hérésie se serve des œuvres de charité pour obtenir des conversions<sup>40</sup>. Texte excessif, mal reçu par certains catholiques eux-mêmes, à l'origine d'une véritable guerre de pamphlets; médiocre récompense pour les efforts de neutralité du gouvernement.

Les propos de Vuarin ne contiennent rien qui ne soit conforme aux relations tumultueuses qu'il entretint avec la Genève protestante sa vie durant. Plus intéressante est la position qu'illustre un libelle anonyme intitulé *Dialogues sur le jubilé annoncé par les ministres de Genève, entre un élève catholique du collège de Carouge et un élève protestant du collège de Genève*<sup>41</sup>. Sur un ton amical mais ferme, le catholique y expose une position qui reflète, à n'en pas douter, celle de la majorité de ses coreligionnaires. «Réjouissez-vous tant que vous voudrez», dit-il au protestant qui revendique le droit de magnifier une époque «qui nous a fait ce que nous sommes». «Mais pourquoi nous inviter à vos ébats? Faites dans vos temples, au jardin botanique, sur le lac, et ailleurs, toutes les mômeries qui sont de votre goût, mais faites toutes vos affaires à part, et n'ayez pas la prétention de rire à nos dépens»<sup>42</sup>.

«Nous autres, catholiques, qui n'avons pas oublié que le sang français et savoyard coule encore dans nos veines, nous ne sommes pas d'humeur à nous mettre en frais, et à faire les hypocrites pour fêter la nouvelle patrie»<sup>43</sup>.

Remarque imprudente renforçant les protestants dans l'idée que les catholiques sont des concitoyens mal assimilés à la patrie genevoise.

Mais le collégien catholique, qui est astucieux et connaît bien la situation du protestantisme genevois, ajoute que patrie et calvinisme ne sont plus synonymes pour la double raison que le canton est mixte et que la Compagnie des pasteurs et l'élite de la cité ont abjuré Calvin. De surcroît les Puissances protestantes, Angleterre, Prusse et Hollande, n'ont plus aucun motif de protéger Genève comme la «Rome protestante» depuis l'entrée du canton dans la Confédération. C'est souligner cruellement la perte d'importance internationale de Genève.

Pour le Carougeois, la «bienheureuse réformation» n'est qu'une suite de violences, perpétrées par des boutiquiers impies qui se sont mêlés de définir la doctrine, ce qui ne les regardait pas, et qui ont engendré des guerres et des multitudes de sectes. Il décrit par contraste la supériorité du système catholique. Quant au Jubilé proprement dit, il en dénonce le ridicule; c'est au

<sup>40</sup> Cf. RUCHON, *op. cit.*, p. 196-197.

<sup>41</sup> Genève, chez les principaux libraires, 1835, 67 p., cité d'après l'exemplaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève G 65 (17).

<sup>42</sup> *Dialogues...*, p. 3.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

conservatoire botanique que les ministres étrangers recevront l'accolade du Modérateur!

«Le temple de la nature... a été substitué au temple de Saint-Pierre, dont les formes antiques et religieuses auraient retracé des idées trop chrétiennes pour le temps où nous vivons. Des prières tant peu qu'on voudra... Des causeries, tant qu'on voudra, sous la couleur de conférences ecclésiastiques»<sup>44</sup>.

Enfin le Jubilé est inconvenant car il ranime les antipathies. Et le collégien carougeois d'accuser la Compagnie des pasteurs de l'avoir organisé pour ranimer une haine qu'une coexistence de vingt ans avec les catholiques avait fait diminuer chez les protestants<sup>45</sup>.

Sans aller jusqu'à prêter d'aussi machiavéliques desseins aux organisateurs de ce somptueux Jubilé, il faut pour le moins transformer en question l'affirmation du Carougeois. En ranimant de manière tangible l'esprit protestant genevois, le Jubilé n'a-t-il pas contribué à développer l'antagonisme des deux cultes? La chose est probable, encore que d'autres prétextes eussent été trouvés en ce temps de fondamentale rivalité confessionnelle.

1935-1936

*La Réformation, retour à la Parole de Dieu*

C'est à l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de la réformation que l'on a choisi de fixer la célébration en 1936 plutôt qu'en 1935 ou, plus exactement, d'ajouter à la commémoration de 1535 celle de 1536, à laquelle on a donné un poids prépondérant. L'idée en avait été suggérée par les travaux de l'historien Charles Borgeaud qui, dès 1923, avait insisté sur l'importance du 21 mai 1536, décision populaire qui, en même temps qu'elle fondait la République, réformait l'Eglise et prônait l'instruction publique gratuite<sup>46</sup>. 1536 présentait de surcroît tous les signes d'une décision «démocratique» et était ainsi plus aisée à célébrer par le grand nombre que 1535, date de la suspension de la messe. L'esprit de la paix confessionnelle et les premiers pas de l'œcuménisme contribuèrent à ce glissement de dates. Il semblait dès lors à des autorités morales et scientifiques comme le professeur Paul-Edmond Martin que les Genevois de 1936 de toutes origines et de toutes confessions pouvaient, sans peine et malgré leurs divergences, découvrir dans les conséquences du vote d'adhésion

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>46</sup> Cf. CH. BORGEAUD, «L'adoption de la Réforme par le peuple de Genève, 1536. Exposé présenté au temple de Saint-Gervais, le 21 mai 1923, à l'occasion du premier service commémoratif du plébiscite de la Réformation», dans *Pages d'histoire nationale*, Genève, 1934, p. 65-80

de leurs ancêtres à la sainte loi évangélique des raisons communes de penser et d'agir<sup>47</sup>.

Les témoins du renouvellement du serment de 1536 organisé en juin 1936 aux Bastions à Genève sont encore nombreux. La population protestante genevoise s'y associa massivement (on parle, sans doute avec exagération, de 25.000 à 30.000 participants). La cérémonie ne fit pourtant pas l'unanimité. Certains, proches de Barth et du renouveau théologique, mirent en cause le fait de promettre à nouveau ce qui l'avait déjà été en 1536. De plus la manière dont se pratiquait le serment — bras tendus et mains levées — leur semblait fâcheusement rappeler les pratiques des régimes totalitaires alors en pleine expansion.

Car le Jubilé de 1936 se déroule dans une atmosphère grave marquée par la situation internationale et locale. Les esprits sont inquiets devant la montée des totalitarismes, bolchéviques ou fascistes, et restent préoccupés par le gouvernement socialiste de Léon Nicole qui divise la cité sur fond de crise économique encore rude. Quant à l'Eglise nationale protestante, elle est séparée de l'Etat depuis 30 ans. La paix confessionnelle règne, mais les rapports entre Eglises sont froids et la controverse publique se poursuit. Les grosses troupes de l'Eglise nationale sont encore animées du sentiment protestant-genevois développé au siècle précédent. Très attachés au multitudinisme et à un libéralisme ouvert, leurs représentants s'estiment dépositaires de la continuité de l'Eglise nationale à travers les siècles.

Mais 1936 reflète aussi la part prise depuis quelques années par de jeunes pasteurs à un véritable renouveau doctrinal et ecclésiologique. Il faut citer Jean de Saussure, dont les conférences de novembre 1929, intitulées *A l'Ecole de Calvin*, font l'événement, notamment auprès de jeunes intellectuels séduits par le marxisme, l'Action française ou le néo-thomisme présenté avec talent par l'abbé Charles Journet; il faut citer Jaques Courvoisier, proche des positions de Barth, Max Dominicé, préoccupé par un renouveau du sens de l'Eglise, Henri d'Espine, évangélique marqué par Vinet, et d'autres encore. Ces pasteurs, entraînant dans leur sillage des laïcs promis à un brillant avenir comme le médecin Paul Tournier ou le journaliste Marc Chenevière, insufflent un air nouveau dans l'Eglise et remplacent les théologies de l'expérience religieuse ou de la conscience par une théologie de la Parole plus proche de la théologie des réformateurs.

En esquissant l'image de la réformation qui se dégage des discours et conférences prononcés à l'occasion des manifestations de 1935-1936, on constatera de profonds changements par rapport au XIX<sup>e</sup> siècle. Le rôle fondateur de la réformation pour la cité est, bien entendu, rappelé mais, fait remarquable, il l'est désormais sans agressivité à l'égard du catholicisme-

<sup>47</sup> PAUL-E. MARTIN, *1536-1936. Un grand anniversaire genevois*, Genève 1936, p. 9.

romain et surtout dans une perspective qui n'est plus étroitement nationaliste mais porteuse d'espérance pour le monde troublé dans lequel on vit. Autre fait notable, ce rôle est rappelé au premier chef par les hommes politiques qui s'expriment lors des cérémonies publiques. Il est piquant de relever que l'Etat fait, dans un régime de séparation, sous un gouvernement de gauche, ce qu'il n'avait pas fait cent ans auparavant dans un régime d'union et sous un gouvernement conservateur: il participe officiellement à la fête en déléguant, il est vrai, ses représentants bourgeois, le radical Paul Lachenal et le libéral Albert Picot. Lors de la journée protestante de 1935 ce dernier développe l'idée selon laquelle la réformation explique la destinée de Genève. Calvin, le Refuge huguenot, la Croix-Rouge, les institutions internationales, sont des événements qui découlent les uns des autres et dont la réformation est le commun dénominateur. Picot montre que l'idéal moral suscité par cette histoire doit continuer dans l'avenir, car le salut de l'Etat est précisément dans un idéal moral. Il le faut pour que Genève ne soit pas dirigée «par la violence déchaînée des passions humaines». Et le magistrat d'inviter les fils de la Réforme à trouver dans les difficultés économiques et politiques des solutions d'amour et de concorde. A travers un témoignage personnel impressionnant, il souligne que la réformation de Genève est une espérance, celle qu'on a en «Dieu qui est un rempart», celle qu'on a dans «les solutions de victoire et de libération préparées par la grâce de Dieu»<sup>48</sup>. Ainsi l'héritage réformé genevois n'est plus évoqué en 1935-1936 en termes de «super-bourgeoisie» genevoise; il est une invitation à une responsabilité accrue pour le présent et l'avenir et s'est mué en ce que l'on nomme depuis lors l'«esprit de Genève».

La signification historique de la réformation pour la cité n'est pas seule à s'être modifiée. La manière dont on restitue le contenu théologique de l'événement a lui aussi changé. On en prend conscience en parcourant les conférences données au cours de l'année 1936 sous le titre général *La foi réformée que nous avons promis de garder* destinées à un large public. Les jeunes pasteurs, acteurs du renouveau doctrinal, y tiennent une place prépondérante et les autres orateurs, plus âgés, issus du libéralisme évangélique, tels Auguste Lemaître ou Aloys Gautier, attestent de leur côté que la ligne doctrinale du libéralisme genevois a connu, elle aussi, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle une véritable régénération.

Chez la plupart des orateurs de 1936, il y a la volonté de rendre au mieux les grandes orientations doctrinales de la réformation, non par souci de reconstitution historique, mais parce qu'il semble que ces orientations rendent compte de l'Evangile lui-même. Ainsi met-on d'abord en évidence la redécouverte par les réformateurs de la gloire et de la souveraineté de Dieu révélées en Christ pour le salut de chaque individu et de la société tout entière.

<sup>48</sup> Le discours d'Albert Picot est publié dans le *Journal de Genève* du 17 juin 1935.

Comme le montre Jean de Saussure dans une conférence intitulée « Dieu notre seul Seigneur », il faut opérer avec les réformateurs un renversement pour reconnaître à leur suite que c'est Dieu qui est le Seigneur de l'homme, et non le contraire, et que cette Seigneurie se révèle en Christ, lequel nous est transmis par l'Eglise et est reçu dans la foi. Avec souffle, Saussure insiste sur la mise en évidence de la grâce agissante de Dieu<sup>49</sup>. La réformation, c'est ensuite les retrouvailles avec la Bible, non pas comme livre religieux, mais comme livre parlant d'abord de Jésus-Christ et tirant de lui son autorité, comme l'explique avec pertinence Jaques Courvoisier<sup>50</sup>. Mais la réformation ne se borne pas à remettre au jour ce mouvement descendant de la Parole et de l'Evangile du pardon gratuit, elle rappelle aussi la nécessaire réponse de l'homme qui se manifeste par son obéissance à Dieu et par sa responsabilité éthique dans l'Eglise et dans la cité.

Dans le domaine ecclésiologique, la réformation signifie Christ reconnu comme seul chef de l'Eglise, l'Eglise reconnue comme son corps et les fidèles reconnus dans leur vocation particulière. L'importance du sacerdoce universel est ainsi relevée par le pasteur Max Dominicé<sup>51</sup> et se traduit, fait significatif, par la prise de parole de laïcs engagés dans des conférences prononcées à l'occasion de l'anniversaire<sup>52</sup>. La promotion du laïc au sein de la communauté va de pair avec la chasse à l'individualiste protestant qui se tient en marge de la communauté.

A la différence des anniversaires de 1735 et de 1835, celui de 1935-1936 ne considère plus les réformateurs comme des héros dont on peut par ailleurs ignorer la pensée. Calvin est lu par bon nombre des hommes de 1936 qui estiment que les Eglises réformées sont liées aux réformateurs comme à leur principe régulateur. On en veut pour preuve l'organisation du fameux congrès calviniste consacré à l'élection éternelle, mis sur pied par Courvoisier, Saussure, Dominicé et Marc Chenevière en juin 1936. L'autorité actuelle des réformateurs fait l'objet d'une réflexion approfondie; elle dépend, bien entendu, de la conformité de leurs énoncés avec l'Ecriture. Aussi affirme-t-on, non sans audace, que la réformation n'a pas d'âge, dans la mesure où elle revient aux sources. Dès lors continuer la réformation, ce n'est pas seulement regarder aux hommes du XVI<sup>e</sup> siècle, mais c'est remonter avec eux à la source de

<sup>49</sup> Eglise nationale protestante de Genève, *La foi que nous avons promis de garder. Conférences protestantes de 1936*, [Genève, 1936], I. Dieu notre seul Seigneur, p. 1-10.

<sup>50</sup> *Ibid.*, III. La Bible notre seule autorité, p. 2-8.

<sup>51</sup> *Ibid.*, IV. L'Eglise milice du Christ, p. 3-15.

<sup>52</sup> Citons les conférences du Dr Paul Tournier sur « Ce que Dieu réclame de nous » et d'Alexandre Martin-Achard, avocat, sur « L'absolu chrétien, seul remède à la détresse de notre temps » (cf [E. MARION], 1536. *Souvenir de la Réformation à Genève. IV<sup>e</sup> centenaire*, [Genève] 1936, p. 27).

l’Evangile où l’on trouvera force et sagesse nécessaires «dans nos temps troublés»<sup>53</sup>.

Et que dit-on du catholicisme? La réformation n'est plus définie par rapport à lui, mais par rapport à la révélation et c'est le vœu de maints orateurs que les protestants cessent de se définir essentiellement comme anti-catholiques. Pourtant la question des rapports entre les deux confessions est évidemment abordée. C'est le pasteur Marc Bœgner, qui représente les Eglises réformées de France aux cérémonies commémoratives, qui l'évoque avec franchise. Face à un catholicisme qui persiste à se proclamer seul christianisme authentique, il revendique pour la foi réformée le droit à être «la puissance encore et toujours capable de sauver l'homme, de sauver tout homme et l'homme tout entier et de faire de lui un enfant de Dieu et un frère de ses frères». Mais il assortit cette revendication d'une double condition. Il demande d'abord aux protestants de connaître et penser leur foi: «nous avons à nous demander si, lorsqu'on nous chante, avec un art consommé, le bonheur d'être catholique, nous savons au juste *pourquoi* nous repoussons le bonheur qu'on nous offre et entendons rester fidèles à la foi de nos pères». Il estime ensuite que les protestants doivent faire l'effort de *comprendre* véritablement ce qu'est le catholicisme<sup>54</sup>. Marc Bœgner pose ainsi les bornes entre lesquelles le dialogue entre protestants réformés et catholiques-romains va désormais se dérouler.

En définitive, on remarquera que la réformation telle qu'elle se présente en 1935-1936 a un contenu doctrinal qui se réfère explicitement aux réformateurs et que chacun a conscience que la qualité spirituelle de l'Eglise dépend de la fidélité à cette référence. En outre, l'image de la réformation véhiculée lors des diverses manifestations se veut conquérante: on parle volontiers de drapeau de l'Evangile à dresser sur le monde, de flambeau de la Vérité à placer sur le chandelier, de gloire de Dieu rayonnante. Cette réformation ne veut pas douter d'elle-même, mais retrouve avec joie des certitudes, même si cette joie prend parfois les contours musclés de mouvements de jeunesse plutôt autoritaires, comme La Jeune Garde, dont certaines sections préfèrent siffler «Roulez tambours» que chanter des psaumes en défilant lors des cortèges officiels...

La réformation présente encore d'autres traits caractéristiques de l'époque. Elle veut offrir d'elle-même un visage unifié et démentir ainsi les classiques critiques d'émettement que l'on adresse au protestantisme: sont en effet réunis pour les festivités des représentants de toutes les familles protestantes locales et internationales. Elle se propose de renoncer à toute provocation à l'égard du catholicisme et de trouver un juste équilibre entre conscience de soi

<sup>53</sup> Cité dans *ibid.*, p. 29.

<sup>54</sup> Le discours du pasteur Marc Bœgner est publié dans la *Tribune de Genève* du 16 juin 1936.

et compréhension de l'autre. Enfin, élargissant son horizon, elle souhaite transformer le nationalisme protestant genevois en un «esprit de Genève», protestant certes, mais ouvert et lucidement conscient que l'Eglise ne peut plus prétendre être l'Eglise nationale du peuple, car la religion n'est plus partie intégrante de la vie du peuple, mais qu'elle peut et doit être en revanche l'Eglise dans et pour le peuple<sup>55</sup>.

A côté de cette vision majoritaire, essentiellement marquée par le renouveau théologique dont on a parlé plus haut, il existe une vision libérale stricte de la réformation, qui reste, à vrai dire, marginale au niveau de l'expression publique. Elle trouve sa meilleure présentation dans un numéro spécial du journal *Le Protestant* qui rappelle que la réformation n'a pas été fidèle jusqu'au bout à l'esprit dont elle s'était elle-même inspirée et qu'elle s'est pour des raisons du reste compréhensibles laissée envahir à nouveau par «le vieux levain du dogmatisme et de l'autoritarisme». Elle a laissé se pétrifier en formules les aspirations des âmes vers la liberté d'un Evangile sans dogme. Or le néo-calvinisme et le barthisme qui pointent à l'horizon sont perçus comme le retour du principe d'autorité dans lequel les réformateurs avaient fini par sombrer. Et le libéralisme d'appeler les partisans du principe de liberté à se mobiliser contre les partisans du principe d'autorité. Pour illustrer son point de vue, *Le Protestant* publie une anthologie de textes, non pas de Calvin, mais de ceux qui ont fait «la réforme de la réforme»: Castellion, Servet, Bayle, Rousseau, Vinet, Pécaut, Secrétan, Wagner, etc. Saisissante contre-galerie de portraits; expression d'une autre réformation qui rappelle en cette année jubilaire les lignes de partage profondes qui traversent le protestantisme<sup>56</sup>. L'antagonisme entre les conceptions «libérale» et «orthodoxe» de la réformation agita l'Eglise protestante de Genève pendant encore un bon quart de siècle.

1986

### *Quelle Réformation?*

Il est prématué de décrire l'image de la réformation sous-jacente aux manifestations de 1986. En revanche il est possible d'indiquer quelques éléments qui contribuent à la façonner.

1. A l'ère œcuménique, après deux décennies qui ont gommé certains contours confessionnels classiques et laissé les gens un peu flottants, il est malaisé de cerner la spécificité de la réformation. Cette situation explique la recherche de racines menée de toutes parts, mouvement souvent réaction-

<sup>55</sup> Cf. Eglise nationale protestante de Genève, *La foi que nous avons promis de garder. Conférences protestantes de 1936*, [Genève 1936], IV. L'Eglise milice du Christ, conférence du pasteur Ernest Edouard Meyer, p. 23-24.

<sup>56</sup> *Le Protestant de Genève*, 15 juin 1936.

naire de repli sur soi, auquel, du reste, toutes les confessions chrétiennes sont aujourd’hui confrontées. Pour les catholiques comme les protestants, il y a là la tentation d’une restauration. Il faut résister, non en persistant dans un flou généreux, mais en s’obligeant à réfléchir à ce qui, dans sa propre confession, est spécifique, et surtout complémentaire du témoignage porté au Christ par les autres confessions. Les protestants peuvent-ils se prévaloir de la Bible comme de leur propriété, ou de la justification par la foi, ou de l’élection en Christ, ou du sens de la responsabilité éthique ? Il ne semble plus que cela soit possible car ces lieux centraux de la théologie sont redevenus en 450 ans communs à tous les chrétiens. Certes les réformés ont encore en ces domaines des particularités de méthode et de contenu qui valent d’être soigneusement mises en évidence pour servir au témoignage général porté à l’Evangile. En matière ecclésiologique, les spécificités réformées sont plus évidentes, mais sont-elles si convaincantes qu’elles puissent être mises sans autre en avant ? Il faut au moins poser la question. La recherche de l’identité protestante est donc difficile à mener, car l’analyse lucide et objective est trop souvent faussée par des réflexes de méfiance ou par des rapports de force qui interfèrent avec l’évaluation sereine. Elle est néanmoins obligatoire, car une restauration du calvinisme rêvée par certains est non seulement une sottise, mais une impossibilité.

2. Cette recherche est compliquée par le fait que les protestants n’ont jamais vraiment précisé la nature de leurs rapports avec le XVI<sup>e</sup> siècle. Ils se refusent à parler de « tradition protestante » pour ne pas être accusés d’avoir une autre source de révélation que l’Ecriture, aussi préfèrent-ils parler d’« héritage réformé ». Mais qu’importe la terminologie. La question du rôle des textes et des événements du XVI<sup>e</sup> siècle reste posée. Sont-ils tous normatifs ? Comment opérer un choix ? En fonction de leur conformité avec l’Ecriture sainte, certes, mais comment déterminer cette conformité lorsque les textes symboliques n’ont plus de pouvoir normatif auprès de la plupart des Eglises, facultés de théologie, théologiens ou laïcs ? Faut-il récrire une confession de foi pour notre temps ? Mais selon quels critères ? Il y a là un champ considérable de réflexion qui revient à savoir quelle est l’autorité des réformateurs et des confessions de foi du XVI<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi en reconnaître plus à Calvin qu’à Castellion ? Ces questions ne sont pas nouvelles pour des Eglises qui sont dépourvues de magistère depuis plus de deux siècles. La situation qu’elles créent est inconfortable, mais elle peut aussi être considérée comme dynamique parce qu’elle conduit à préciser sans cesse le contenu de la foi et les raisons de la prédication, à reprendre constamment la question de la Vérité.

3. Il faut aussi analyser le regain d’intérêt suscité de notre temps par ce que l’on appelle l’« idéologie protestante »<sup>57</sup>. N’y a-t-il là qu’avatar de l’ancienne

<sup>57</sup> Cf. O. FATIO, *Le protestantisme a-t-il un avenir ?* Genève, Société des Arts, 1986, p. 4.

idéologie libérale anglo-saxonne? Ou bien les vertus d'entreprise et d'austérité, de générosité et de discrétion, d'engagement pour les faibles et les minoritaires et de démystification de l'argent, prêtées à cette «idéologie protestante», sont-elles d'authentiques qualités réformées, donc fondées dans l'Ecriture? On attend beaucoup de cette idéologie pour construire le monde de demain. Il vaut donc la peine de faire une sérieuse recherche en paternité.

4. Dans le cas spécifique de Genève, il convient de reprendre l'analyse critique des liens qui existent entre la réformation et la destinée de Genève. Ce lien, continuellement évoqué à travers l'histoire, a été conçu comme providentiel pendant longtemps, puis s'est laïcisé en une vocation particulière à la cité, un «esprit de Genève» qui continue à donner aux Genevois la conviction que leur ville n'est à nulle autre pareille.

Il est indéniable pour les historiens que la réformation a été un élément fondateur sans lequel Genève serait sans doute aujourd'hui une quelconque sous-préfecture française. Mais la notion de «Genève ville de la Réforme», au sens de ville ayant jusqu'à nos jours une destinée particulière à cause de la réformation, mérite d'être examinée de près. Quel est le contenu idéologique de cette formule? Une exigence morale d'accueil ou d'arbitrage, une ouverture au monde? Un tel contenu a-t-il encore quelque chose à voir avec la réformation? Peut-il devenir un bien commun à tous les habitants de la cité comme le pensait Paul-Edmond Martin en 1936? Y compris, bien entendu, aux catholiques? Ou bien ces derniers ne seraient-ils pas légitimement fondés à demander qu'on abandonne une formule qui les tient, au niveau du langage dont le poids symbolique est si important, à l'écart de la destinée de la cité?

Si l'on renonce aux expressions «Genève, ville de la Réforme» ou «cité de Calvin», par quoi les remplacera-t-on? Quel élément a-t-il assez d'impact pour cristalliser aujourd'hui l'être de la cité? Si ces questions ne peuvent sans doute pas trouver de solution, elles doivent être posées et il faut y réfléchir, notamment pour que les protestants de 1986 puissent définir leur spécificité sans agressivité mais sans honte, sans regret mais sans repli sur soi. Car la réformation garde pour eux une signification fondamentale puisqu'elle n'a pas fini de rendre service au témoignage de l'Evangile dans le monde. Mais être protestant en 1986 n'aura de sens que si l'on s'efforce de se situer avec fidélité dans la ligne qui fut celle des réformateurs annonçant l'Evangile au monde du XVI<sup>e</sup> siècle.